

ABONNEMENT.

SAUMUR : Un an... 30 fr. Six mois... 16. Trois mois... 8.
PARIS : Un an... 35 fr. Six mois... 18. Trois mois... 10.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE
L'ECHO SAUMUROIS

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 50 c. Réclames... 30. Faits divers... 75.

RÉSERVES SONT FAITES. Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

On s'abonne : A PARIS, Chez M. HAVAS-LAFFITE et Co, Place de la Bourse, 8.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 26 Septembre 1879.

Chronique générale.

Les discours en France succèdent aux discours, les banquets aux banquets, les statues aux statues, à tel point qu'on pourrait croire que nous avons une surabondance de grands hommes à honorer et qu'il n'y aura plus bientôt assez de places publiques pour y mettre leur effigie en marbre ou en bronze.

Ce qui peut rassurer à cet égard, c'est que le système d'épuration pratiqué sur les vivants s'exerce aussi sur les morts, et que la République n'admet aux honneurs solennels que ceux dont elle s'est approprié la gloire et qu'elle a enrôlés dans ses rangs, ce qui réduit de beaucoup le nombre des candidats à l'immortalité.

Si le colonel Denfert-Rochereau, dont le ministre de l'intérieur inaugurerait dimanche la statue à Montbéliard, n'avait fait comme beaucoup d'autres braves officiers que défendre avec fermeté le poste confié à son courage, en restant fidèle à des sentiments monarchistes, croit-on que le gouvernement de la République eût jamais songé à lui ériger une statue dans sa ville natale? Mais il a été député démocrate; à ce titre il a dû passer pour un grand homme aux yeux des républicains, et c'est là ce qui explique l'enthousiasme qui a éclaté à Montbéliard et dont les feuilles rouges de toutes nuances se font aujourd'hui l'écho.

La même réflexion s'applique à l'inauguration de la statue d'Arago, qui avait attiré dimanche à Perpignan une foule de notabilités démocratiques ayant à leur tête l'infatigable ministre de l'instruction publique, M. Jules Ferry, qui porte partout depuis quel que temps sa façon d'incarner.

Si le grand astronome dont s'honora avec raison son pays natal ne s'était révélé que

par d'ingénieuses recherches sur l'électromagnétisme et sur la polarisation, son nom fût resté inscrit dans les « Annales du bureau des longitudes » et dans la mémoire des savants; mais il a contribué à la chute de plusieurs trônes par une constante opposition; il a été, par son exemple et sa parole, l'un des apôtres de la foi nouvelle, et c'est l'homme politique beaucoup plus que le savant illustre qui recevait dimanche des hommages publics, rendus officiels par la présence d'un ministre.

Mais pendant qu'à Montbéliard, comme à Perpignan, le gouvernement par la voix de deux de ses membres importants affirmait la solidité, l'immutabilité de la République et le bonheur dont nous jouissons sous son heureuse influence, une autre gamme républicaine se faisait entendre à Marseille par la voix d'un des chefs de l'intransigeance, du socialiste Louis Blanc, qui, lui, ne veut plus de la République tant vantée par MM. Lepère et Jules Ferry; il lui en faut une autre, et c'est ce programme du jacobinisme nouveau qu'il a développé dans un de ces discours bien écrits mais emphatiques et filandreux dont il partage le monopole avec un autre grand esprit aussi paradoxal, avec son ami Victor Hugo.

A milieu de cette débauche d'éloquence républicaine qui a marqué le 21 septembre, deux discours méritent qu'on s'y arrête: celui de M. Louis Blanc et celui de M. Lepère.

Le premier, parce qu'il agace les opportunistes; le second, parce qu'il contient une déclaration de gouvernement.

Dans les feuilles opportunistes, on traite les théories du socialiste Louis Blanc d'élanements poétiques, ce qui est la plus grosse injure qu'on puisse faire à un républicain influent et qui a de nombreux partisans. Et on l'accuse de rechercher la pierre philosophale, ce qui est une allusion désobligeante à la maison de Charenton. Entre opportunistes et radicaux, la division s'accroît visiblement; voilà ce que nous sommes obligés de constater.

Quant à la déclaration de gouvernement, faite par M. Lepère, à Montbéliard, déclaration que les opportunistes enregistrent avec une satisfaction bruyante, elle nous mène tout droit à la crise ministérielle.

M. le ministre de l'intérieur affirme de nouveau que tous les membres du cabinet sont d'accord au sujet des lois Ferry et que le gouvernement ne cédera pas; donc, si l'article 7 ne passe pas, c'est le cabinet tout entier qui passera.

Il n'est pas possible qu'après s'être engagé aussi à fond sur une question qui agite la France du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest depuis six mois, le gouvernement survive à un échec. M. Lepère a compris, sans doute, mieux qu'un autre cette nécessité.

Et nous devons rappeler ici combien cette parole sans ambage ressemble peu aux timides déclarations que M. Waddington faisait dernièrement devant le conseil général de l'Aisne.

M. Waddington espérait qu'on trouverait moyen de s'arranger; M. Lepère dit que le Sénat, mieux éclairé, se soumettra.

A la bonne heure, voilà qui s'appelle parler. Mais le Sénat ne se soumettra pas, nous en avons la certitude, et le pauvre M. Waddington succombera pour une cause qui lui répugne!

Un nouveau débarquement de Nouméens a eu lieu hier matin à Port-Vendres, amenés par La Vire.

Nous ignorons si l'arrivée des communards a décidé M. Jules Ferry à modifier son itinéraire; toujours est-il que le ministre de l'instruction publique, qui, en quittant Perpignan, devait, dit-on, se rendre à Port-Vendres, est en route pour Marseille.

En passant à Béziers, M. Jules Ferry a été salué par quelques cris de: Vive la République! Vive l'article 7! Le ministre a prononcé cette allocution:

« Il faudrait avoir plusieurs cœurs et plusieurs âmes pour répondre aux applaudissements enthousiastes qui accueillent, non

mon nom personnel, mais la cause dont je porte le drapeau. De la Gironde au pied des Pyrénées, au seuil de la Catalogne, j'ai trouvé dans la bouche de tout le monde, et jusque sur les lèvres des petits enfants, ce cri de: Vive l'article 7! qui est le cri de ralliement de la démocratie contemporaine.

« Vous voyez en nous le premier soldat de cette cause, celui qui en tient l'étendard et qui supporte tous les coups, mais qui a confiance dans l'avenir, parce qu'il sent qu'il a derrière lui le suffrage universel. A vous, citoyens du Midi, tout mon cœur et toute mon âme, et, puisque vous le voulez, crions ensemble:

« Vive la République! »

Encore le suffrage universel! M. Ferry le met à toutes les sauces. Il voit « le cri de ralliement de la démocratie contemporaine » dans le cri de vive l'article 7! Ce cri nous paraît être au contraire un cri de division dans les rangs républicains.

A Montpellier, le ministre a été reçu par le préfet et le conseil municipal. Le dîner a été suivi d'une réception.

L'Agence Havas nous apprend que M. Ferry a recommandé aux Marseillais de s'abstenir de toute manifestation en son honneur. Sans doute il craint une contre-manifestation socialiste, ou bien il appréhende le danger d'une comparaison désavantageuse entre les ovations dont Louis Blanc et Blanqui ont été l'objet et celles que l'opportunisme pourrait lui préparer.

Les protestations contre la validité de l'élection Achard, à Bordeaux, commencent à se produire. Une lettre adressée à la préfecture de la Gironde, et publiée par la Marseillaise, dénonce la disparition de treize bulletins dans le dépouillement de la section électorale de l'école de la rue Villeneuve. Elle signale, en outre, plusieurs bulletins doubles.

D'autres lettres révèlent des faits de même nature et préviennent que des plaintes ont été déposées entre les mains de l'autorité.

Feuilleton de l'Écho Saumurois. LA GOUTTE D'EAU

Mme Bertrand devina l'objet de la visite qu'elle recevait. Elle se leva comme si un ressort l'eût fait mouvoir, mit son ouvrage sur une commode, et d'une voix toujours aussi plaintive: — Regardez! dit-elle en montrant l'enfant couché dans son berceau... Voilà huit jours que mon pauvre ange est là, entre la vie et la mort!... Il n'ouvre plus les yeux... Plus de sourire sur sa lèvre glacée!... J'aurais achevé mon travail, mademoiselle, si... — Quittez-le, interrompit aussi Julienne, à la grande surprise de l'ouvrière et de la femme de chambre. Celle-ci regarda sa maîtresse en manifestant son étonnement. — Ne vous en occupez plus, madame, continua Julienne d'une voix émue et bienveillante... Soignez votre enfant comme il convient... Je mettrai une autre robe ce soir... Les robes ne me manquent pas... Soignez votre enfant!

— Mais, mademoiselle, objecta M. Bertrand... Peut-être l'aurais-je achevée ce soir... Oh! ne m'en voulez pas!... Que dirait ma patronne! — Je vous le répète... reprit M. Bertoz... J'ai changé d'idée... J'ai une toilette qui me plaît autant et qui fera bon effet au bal. En parlant ainsi, Julienne regarda fixement M. Bertrand. L'ouvrière obéit, voyant que la jeune fille était touchée au cœur et compatissait à sa douleur maternelle. Manette, par un signe, l'avertit qu'il fallait prendre en considération les paroles de sa maîtresse. Justement l'enfant malade éprouva une crise assez violente à ce moment. M. Bertrand se pencha, pleurant, sur le berceau. Sa petite famille fut comme saisie d'une terreur soudaine, et Julienne en même temps que Manette s'approcha du pauvre moribond pour savoir si l'instant suprême arrivait. Mais les yeux de l'enfant se rouvrirent; sa bouche proféra des plaintes. — Ciel! dit M. Bertrand avec angoisse, j'ai cru qu'il expirait! Ô mon Dieu! j'en tremble encore... Voilà huit jours que cela dure! — Espérez! espérez! madame, fit Julienne... Je vais vous envoyer mon médecin... un savant docteur qui saura ce petit si la guérison est possible... Veuillez attentivement... Ne travaillez pas, c'est moi qui vous l'ordonne!... Ma conscience me reprocherait votre malheur...

Tant de douce bonté éclatait dans l'âme de la fille de Bertoz, que l'ouvrière lui promit de ne pas quitter d'une minute le malade; et lorsque Julienne s'appréta à sortir, M. Bertrand lui baisa la main avec des transports de reconnaissance. — Oh! mademoiselle, s'écria-t-elle, que Dieu vous entende, et qu'il vous accorde tout le bonheur que vous méritez... Merci! merci mille fois! En fermant la porte, vers laquelle l'aînée des enfants de l'ouvrière l'avait accompagnée, Julienne glissa dans la main de la jeune fille un louis d'or. Puis elle disparut, laissant la famille Bertrand sous le charme, un peu reconfortée, presque confiante en un meilleur avenir. Elle avait rempli un rôle d'ange consolateur. Revenue à l'hôtel Bertoz, la fiancée de Laurent de Mille annonça tout simplement à son père ce qu'elle avait fait. L'ancien peaussier approuva son action, et Julienne n'eut aucune difficulté pour choisir, entre ses robes, les plus belles, les plus fraîches, les plus riches, celle dont elle se revêtirait pour la cérémonie de la signature du contrat. Au logis de M. Bertrand, dont le mari ne tarda pas à rentrer, on fut tout à l'enfant malade. La maîtresse-couturière sachant, par la bouche même de son ouvrière qu'elle était venue presser, ce qui s'était passé entre celle-ci et M. Bertoz, n'insista point, comprit les nécessités de la situation et ne prononça pas un seul mot de reproche. Apaisée,

elle joignit même ses vœux à ceux qu'avait émis Julienne pour la guérison du petit être, dont la vie tenait à si peu de chose. Cependant, l'heure du rendez-vous solennel, fixé pour signer le contrat, allait sonner. Les invités arrivaient en foule dans les salons du millionnaire, tout resplendissants de bougies et de fleurs. Déjà Laurent de Mille et le comte de Horn avaient fait leur entrée. L'un et l'autre, splendidement vêtus, rayonnaient de joie. L'orgueil satisfait du premier se manifestait dans ses regards, dans ses gestes, dans sa voix éclatante. Laurent de Mille attendait Julienne avec une impatience visible, que chacun lui pardonnait volontiers. Comme il avait passé la journée en compagnie du comte de Horn, il n'avait plus pensé à l'incident de la veille, et il ne doutait pas, d'ailleurs, que l'on ne se fût conformé à ses désirs impérieusement exprimés. Julienne parut en toilette brillante, telle qu'un murmure d'admiration se fit parmi les invités. Jamais on ne l'avait trouvée plus charmante. Seul, Laurent de Mille, tout en s'inclinant devant elle pour la féliciter, ne put s'empêcher de laisser voir qu'il était contrarié. — Ainsi, dit-il à voix basse, cette ouvrière nous a joués! — Je vous expliquerai cela, répondit Julienne, qui sembla ne pas prendre garde à la mauvaise humeur de son fiancé.

A la salle de la mairie, dit la *Marseillaise*, le chiffre des bulletins doubles, au nom de M. Achard, a atteint un chiffre fantastique.

Il est bon de rappeler, à ce sujet, qu'un déplacement de 79 voix eût suffi à assurer la défaite du candidat opportuniste.

Dans certains cercles politiques, le bruit court que M. Gambetta, comptant sur un grand et décisif changement dans la situation européenne, et persuadé qu'alors la France pourrait sortir de son rôle expectant et effacé, ne serait plus éloigné d'accepter la mission de former un cabinet avec la présidence du conseil et les affaires étrangères pour lui-même.

Bien que cette rumeur circule ouvertement dans des régions presque officielles, nous ne devons la signaler que sous d'expresses réserves.

Ce n'est pas la première fois, en effet, que l'habile tribun laisse ou fait annoncer son avènement au pouvoir.

M. le préfet de la Seine vient de déclarer à des membres du conseil municipal que, par suite de l'insuffisance du nombre des candidats instituteurs brevetés, on était obligé de conserver jusqu'à nouvel ordre la plupart des instituteurs congréganistes.

Le jour de la prochaine séance des Chambres n'est pas encore fixé. Ce sera probablement le 25 novembre. La session durera un mois, qui sera exclusivement rempli par la suite de la discussion du budget. On croit à des débats très-animés. La droite sénatoriale, à propos du budget des affaires étrangères, interpellera M. Waddington sur la politique extérieure.

Quant aux lois Ferry, il est fort possible qu'elles ne viennent pas en discussion avant le mois de janvier.

Le programme radical de M. Louis Blanc, si nettement exposé aux Marseillais, a provoqué un vif mécontentement dans le monde officiel de nos ministères. Un joli mot a été dit à ce sujet par un très-haut fonctionnaire républicain, ou du moins qui passe pour l'être, en recevant le compte rendu du discours : « Voilà où l'on regrette la Bastille !!! »

Aussitôt que le câble entre Alger et Marseille pourra fonctionner pour le public, la taxe des télégrammes sera réduite de 20 centimes à 10 centimes par mot.

On va procéder à l'établissement d'un observatoire météorologique au Mont-de-Mignons, près Nice.

Le gouvernement s'est rendu acquéreur d'une portion de terre où on compte ins-

aller, avec l'observatoire, la station agronomique départementale dirigée par M. Laugier. La dépense est évaluée à près de 4 millions.

On lit dans le *Progrès de la Charente* :

« On s'amuse beaucoup dans les salons diplomatiques d'un incident qui vient de se produire chez M. Gambetta.

« On n'a pas oublié la royauté éphémère du prince Amédée de Savoie, qui eut pour premier ministre M. Zorilla.

« Celui-ci, devenu aujourd'hui le chef des radicaux espagnols et l'ami de M. Gambetta, ne passe point pour avoir servi avec une fidélité exemplaire le souverain qui l'avait choisi et dont il présida le conseil ; on prétend même qu'il ne fut pas étranger à sa chute.

« Il y a quelques jours, M. Gambetta, croyant faire plaisir à son ami, l'invita à une réunion intime et très-restreinte où se trouvait un haut dignitaire du royaume d'Italie.

« Ce rapprochement inattendu donna lieu à une scène des plus pénibles.

« Les deux hôtes du président de la Chambre, fort mal à l'aise chacun, gardèrent quelque temps le silence. Enfin M. Zorilla, moins esclave des convenances, s'avança au-devant du personnage italien et lui dit à brûle-pourpoint :

« Vous me gardez toujours rancune. Que voulez-vous ? c'est fait. Le roi Amédée sera le dernier prince que j'aurai servi. Désormais, je suis tout entier consacré au triomphe de la République.

« Ceux qui n'aiment pas cette forme de gouvernement, riposta froidement le personnage italien, n'ont qu'un souhait à former, c'est de vous voir servir la République aussi loyalement que vous avez servi le roi Amédée.

« Après cette réplique, le personnage italien tourna le dos à son interlocuteur, laissant fort embarrassé M. Zorilla et le maître du logis, dont le premier devoir eût été d'épargner à son hôte une telle mésaventure. »

Etranger.

BELGIQUE. — Un journal républicain dit que, sur 7,554 instituteurs et institutrices belges, une centaine seulement ont donné leur démission. Contrairement à cette information, le *Moniteur officiel* belge mentionne que déjà 512 places sont vacantes.

Ce n'est d'ailleurs qu'à la rentrée des classes que l'on pourra connaître au juste le nombre de démissions motivées par l'abrogation de la loi de 1842.

AUTRICHE. — L'entente de l'Autriche et de l'Allemagne est tellement intime que Bismark recevra de l'empereur le titre de duc. L'Allemagne a garanti à l'Autriche la succession de Salonique.

Le comte Schouvaloff a télégraphié qu'a-

vant de se rendre à Londres il passera 24 heures à Vienne.

Vienne, 24 septembre.

La conférence entre Bismark, Andrassy et Haymerlé n'a abouti à aucun résultat sérieux. L'Autriche persiste à ne pas vouloir s'engager. Le comte Taaffe avait, pendant ce temps, une longue conférence avec sir Henry Elliot, ambassadeur britannique. Le cabinet de Vienne ne s'engagera avec l'Allemagne qu'autant que l'Angleterre entrera dans une combinaison politique contre la Russie.

TURQUIE. — On télégraphie de Constantinople au *Nouveau Temps*, du 20 septembre :

« La situation devient de plus en plus tendue à Constantinople, un mouvement révolutionnaire lent agit toutes les classes de la population.

« Les musulmans achètent des armes, les chrétiens aussi ; le bruit d'un complot contre le sultan se confirme ; on prétend que le prince Izeddin, fils d'Abdul-Azis, sera proclamé sultan. »

ETATS-UNIS. — Le *Nouveau-Monde*, qui nous a donné tant de choses prodigieuses, nous réserve peut-être cet étonnement de voir le suffrage universel élèver une femme à la présidence des Etats-Unis.

Cette femme est mistress Victoria Woodhall, un nom inconnu en France, mais depuis longtemps populaire en Amérique. Sa candidature à la présidence des Etats-Unis n'est pas une chimère, et, pour cela, reproduisons les lignes suivantes que nous trouvons dans un journal anglais du 15 septembre :

« L'importante nouvelle qui nous arrive aujourd'hui de l'autre côté de l'Atlantique, c'est l'éventualité de la nomination de Victoria Woodhall à la présidence des Etats-Unis. Si le fait est vrai, et nous le considérons comme tel, il est considérable. On nous assure que le mouvement pour faire de cette illustre femme une sorte de souveraine de l'Amérique, est mené par un certain nombre de chefs de parti dans le sein du Congrès, et qu'aux Etats-Unis, on s'agit déjà pour le succès de cette candidature. Comme mistress Victoria Woodhall réside en Angleterre, une députation, composée de sept gentlemen d'Amérique, est arrivée à Londres, cette semaine, pour lui demander de poser sa candidature à la présidence. La démarche formelle aura lieu sous peu de jours. L'acceptation de mistress Woodhall ne paraît pas douteuse. »

— L'Agence Fournier publie la dépêche suivante de Cayenne, 2 septembre :

« La ville de Cayenne a été, le 31 août, le théâtre d'un incendie terrible.

« Plusieurs grandes maisons de la rue de Choiseul ont été réduites en cendres en quelques heures.

« Ce sont les maisons de MM. Berville, négociants exportateurs ; Harnois, grands libraires, et de Saint-Preux, grand propriétaire foncier.

« Toutes les maisons de la rue de Providence ont eu leurs toitures enlevées par la violence de l'ouragan.

« Pour arrêter le feu, plusieurs bâtiments ont dû être démolis.

« Le palais de l'industrie a failli être atteint par le feu ; les flammèches arrivaient jusque sur le magasin à poudre qui se trouve derrière l'hôtel du gouvernement.

« Plusieurs listes de souscriptions ont été ouvertes.

« Le gouverneur intérimaire, le colonel Brouet, a donné un concert au bénéfice des incendiés. »

Chronique militaire.

A partir du 1^{er} octobre, la retraite militaire sera battue, sur toute l'étendue de la circonscription du 9^e corps d'armée, à 7 heures et demie du soir, au lieu de 8 heures et demie.

Le chef d'état-major au ministère de la guerre, le général Davoust, vient de terminer son travail relatif à la grande promotion de généraux.

Ces nominations sont au nombre de 13 pour les généraux de division et de 6 pour les généraux de brigade.

La fête de la remise des drapeaux rencontre, paraît-il, au ministère de la guerre une vive opposition. Les gens compétents ne trouvent pas utile de priver en même temps tous les régiments de France et d'Algérie de leurs cadres, puisque cette fête nécessiterait la présence à Paris d'un détachement de tous les régiments, ainsi que de tous les colonels et officiers.

Le ministre de la guerre est vivement sollicité pour émettre, au conseil des ministres, l'idée d'une fête spéciale dans chaque centre.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Crédit Foncier de France. — Les porteurs d'obligations foncières 500 fr. à 5 p. 400 sont informés que le coupon semestriel, échéant le 1^{er} novembre prochain, pourra être payé dès le 1^{er} octobre, à Angers, à la Caisse du Trésorier-payeur général, et dans les arrondissements, à celle des Receveurs des finances.

Des renseignements seront en même temps donnés aux intéressés, en vue de la prochaine conversion de ces titres.

Quand M. Eugène Bonnemère racontait dernièrement la piquante et cruelle leçon que lui ont infligée ses collègues du conseil municipal de Louerre, en le laissant seul présider la distribution des prix, il a omis un des plus intéressants détails de l'événement. Dans une lettre de M. Grignon au rédacteur du *Patriote*, nous trouvons de quoi compléter le récit.

Laurent de Mille, alors, se contenta de faire une petite moue, dont la jeune fille ne s'aperçut pas. Et bientôt, le notaire étant arrivé, on remplit les formalités d'usage ; on signa le contrat ; puis les danses commencèrent avec un entrain général.

Le comte de Horn avait daigné ouvrir le bal avec M^{lle} Julienne Bertoz. Un excellent orchestre se faisait entendre ; l'animation des invités allait croissant. Le plaisir se lisait sur les visages, notamment sur ceux des jeunes compagnes de Julienne. Chacun participait joyeusement à cette fête, en exaltant sur tous les tons les mérites du gentilhomme piémontais et les grâces incomparables de la fille du millionnaire. Quelle nuit ravissante allait se passer !

En quelques mots, prononcés pendant qu'elle dansait avec Laurent de Mille, Julienne avait mis celui-ci au courant de ce qui était arrivé chez M^{lle} Bertrand. L'entretien avait été fort court, pour ainsi dire furtif, tant la foule des invités se pressait autour des héros de la fête, tant on se confondait en louanges sur l'heureux couple de l'hôtel Bertoz.

Au moment où le bal atteignait son apogée, Julienne s'esquiva soudainement pour reparaitre bien vite, tenant en ses mains une bourse de quêteuse, faite de satin blanc avec passementerie dorée.

La jeune fille profita d'un repos de l'orchestre, et, non sans une certaine timidité, elle annonça

qu'elle recommandait à la générosité de tous une pauvre mère de famille, dont un de ses enfants se mourait à cette heure même, et qui était dénuée de ressources.

— Bravo ! bravo ! s'exclamèrent nombre de personnes.

Quelques-unes s'élançèrent aussitôt vers la charmante fille de Bertoz, à laquelle elles présentèrent leurs offrandes.

— Oui, dit le millionnaire ému de la tâche entreprise par Julienne, il ne faut pas oublier, au milieu des joies de la fortune, les malheureux qui souffrent à côté de nous !

On applaudit encore. Julienne fit sa tournée. Les pièces d'argent, les pièces d'or même tombèrent dans la bourse de la jeune fille, toute ravie d'avoir si bien réussi dans sa bonne action, et redoublant de zèle, uni à la grâce la plus sympathique.

— Demain, pensait-elle, j'irai chez M^{lle} Bertrand porter le produit de ma quête !... Ces offrandes seront, pour M. de Mille et pour moi, une source de bénédictions.

Quand Julienne eut terminé sa tournée, elle chargea Manette de mettre dans sa chambre la bourse pleine, et elle revint dans les salons donner à nouveau le signal de la danse un moment interrompue.

En passant, elle vit le comte de Horn et Laurent

de Mille qui causaient dans l'embrasure d'une fenêtre, presque à voix basse.

— C'est inconvenant, disait le gentilhomme piémontais... Je ne sais comment M^{lle} Bertoz a pris tant d'affection pour cette ouvrière... Aller chez cette femme ! Quêter pour elle ! Allons donc !...

— Mon cher ami, répondait le comte, cela prouve que votre fiancée a bon cœur.

— Peut-être, répliquait Laurent de Mille... On s'occupe surtout de ses égaux... La basse classe ne doit pas nous intéresser tant que cela.

De telles paroles raisonnèrent désagréablement aux oreilles de Julienne, qui rougit quelque peu d'indignation. Mais ce petit mouvement de colère passa vite. Elle aimait Laurent, dont les élégances l'avaient séduite, et quand il se plaça à ses côtés pour danser, pour l'accabler d'attentions prévenantes, pour remplir supérieurement son rôle d'amoureux, elle oublia ce qu'elle avait entendu, en se montrant toute fière d'un futur mari que chacun admirait, que bien des jeunes filles devaient lui envier.

Plusieurs amis de Julienne lui disaient qu'elle était heureuse, qu'elle concluait une magnifique union. N'allait-elle pas entrer dans les rangs de la haute noblesse ? Et quel avenir ! Avoir ses entrées à la cour !

Les sons de la musique, les bruits de conversation, les parfums des fleurs, les entraînements de

la danse, tout remplaça la fille de Bertoz dans le milieu enivrant qu'elle ne cessait de rêver. Sa jeune âme s'épanouissait.

Il était tard quand le bal finit. Le lendemain, encore accompagnée par Manette, elle courut chez M^{lle} Bertrand, à laquelle fut donné le produit de la quête abondante qui avait été faite dans l'hôtel Bertoz.

L'ouvrière était doublement heureuse. Dès le matin, en visitant l'enfant malade, le médecin avait déclaré qu'il répondait maintenant de sa vie, qu'une crise favorable avait eu lieu pendant la nuit, qu'avant trois jours le petit ange serait convalescent. Puis, M^{lle} Bertoz arrivait, apportait une grosse somme à M^{lle} Bertrand, éloignait la misère du foyer de celle-ci. Quelle joie inespérée ! « Ah ! Julienne méritait que le ciel la récompensât, et que cette fortune, dont elle faisait un si noble usage, ne tentât pas la cupidité d'un cœur indigne du sien, mais fût partagée avec le meilleur des maris. »

Ces paroles, que je reproduis textuellement, émurent la fiancée du comte de Mille. Julienne se les répéta, chemin faisant ; elle rentra à son hôtel en s'applaudissant d'avoir rendu un grand service à l'ouvrière, mais aussi en éprouvant certaines craintes pour l'avenir.

(A suivre.)

AUGUSTIN CHALLAMEL.

